





## Juliette

La réunion se terminait. Juliette accueillit la fin de la journée avec soulagement. Depuis une quinzaine de jours, elle trainait une grande fatigue qui se doublait d'intenses douleurs abdominales.

Elle avait glané sur internet des informations plus ou moins fiables et, sans surprise, l'analyse de ses symptômes concluait à des diagnostics très différents en fonction des pages consultées. Certains même lui assuraient un pied dans la tombe d'ici les trois prochains mois. Son bon sens lui intimait de se méfier de tous ces sites, pour autant une certaine inquiétude s'était installée. Elle avait fini par prendre rendez-vous chez son médecin et attendait cette échéance avec impatience.

Fuyant ses pensées inquiétantes, elle se força à se concentrer sur son environnement direct. Située sur les quais face à la Loire, l'agence de communication où elle travaillait s'était depuis peu réorganisée en un grand *open space*. Imposé récemment par la direction, cet aménagement n'avait pas fait l'unanimité au début, chacun craignant pour son intimité et son espace. Mais très vite, l'effet de nouveauté avait suscité l'adhésion de tous. Les idées fusaient d'un bureau à l'autre et le temps gagné sur les différents projets était mesurable. Sabine, la directrice de l'agence, avait misé sur les échanges et la convivialité : n'est-on pas plus enclin à travailler avec des

gens que l'on sent proches et accessibles? Quoi de plus naturel pour une agence de communication ?

Sabine s'adressa à Juliette :

« Juliette, tu es pressée? Peux-tu rester une demi-heure pour le débrief' de la réunion ce soir?

- Désolée Sabine, ce soir ça ne m'arrange pas, j'ai un rendez-vous! Rien d'important?

- Rien d'insurmontable, c'est bon. Va à ton rendez-vous, je te raconterai demain. »

Juliette termina rapidement le rangement de son bureau et sortit en saluant tout le monde d'un signe de la main.

Comme toujours lorsqu'elle quittait l'agence, son regard se perdit sur le flot faussement indolent de la Loire. Elle avait passé une grande partie de sa jeunesse ici, à Saumur. Enfant de l'assistance publique, il lui aura fallu attendre sa dixième année avant de trouver un réel équilibre affectif auprès de Paula et Serge, derniers d'une longue série de familles d'accueil. Quoique tardif, le lien profond qui l'unissait à ses parents adoptifs ne s'était jamais altéré. Même plus tard, pendant la parenthèse de ses études à Nantes, elle était rentrée tous les weekends se ressourcer auprès de ce qu'elle avait toujours considéré comme son vrai foyer. A la fin de son master de communication, elle avait évidemment cherché un stage dans la région et signé un CDI dans l'agence qu'elle venait de quitter.

Hélas, Serge était mort l'année passée. Ce deuil l'avait frappée au cœur, comme la perte d'un vrai père. Elle se sentait dorénavant responsable de Paula. Leur complicité s'était renforcée, une sorte de solidarité féminine ancrée dans un amour incondi-

tionnel et solide qui avait façonné une Juliette confiante et affirmée, loin de l'enfant perdue qu'elle avait été.

La Loire était belle, elle ne s'en lassait pas. En se dirigeant vers sa voiture, elle admira les immeubles en tuffeau qui longeaient le quai et guidaient son regard jusqu'au théâtre. Elle trouvait particulièrement élégante sa façade à colonnes corinthiennes, héritage du 18<sup>ème</sup> siècle qui se mariait parfaitement aux aménagements modernes nés de sa récente restauration.

Le plateau et la cage de scène avaient été modifiés de manière à proposer plusieurs configurations. Elle se souvenait de sa visite lors des journées du patrimoine au cours desquelles elle avait pu découvrir ce lieu, et de sa surprise à la vue des différents décors de la salle. Elle avait pu ensuite admirer les grotesques du foyer, les couleurs et le plafond peint de la salle de spectacle. Tout avait été repris afin de maintenir l'esprit du lieu : tout le charme d'un théâtre à l'italienne! C'était une atmosphère bien différente qui se dégageait de l'hôtel de ville, pensa-t-elle, tandis qu'elle traversait la place de la République. Elevée deux siècles avant son voisin, la masse crénelée du bâtiment s'ornait de mâchicoulis qui devaient prévenir toute attaque venant du fleuve. Le gouverneur de Saumur, Duplessis-Mornay, en avait fait à l'époque le haut lieu d'une académie protestante. Un cerbère de pierre qu'elle trouvait majestueux se dressait dans la lignée du château dont la silhouette dominait la vallée. Sa blancheur calcaire reflétait les nuances de la Loire,

agitée des multiples reflets dorés et argentés du soleil couchant.

La lumière s'étalait indistinctement sur la nature et les façades des maisons, avec une densité qui rendait l'air chaud et doux. Le spectacle de ces tons rouge et ocre la remplit d'une quiétude qui ne s'estompa qu'avec le bruit du moteur.

Elle prit la direction du cabinet médical du docteur Louvet, situé fort heureusement dans les hauts de Saumur, près de l'hôpital. Ce soir, elle n'aurait pas supporté la circulation du centre ville, toujours dantesque en fin de journée. Si elle avait le choix un jour, elle délaierait la partie basse de la ville en bord de fleuve, pour grimper en haut du coteau, et profiter, depuis l'une des belles maisons qui défilaient derrière sa vitre, d'une vue imprenable sur la Loire. Certes, les maisons en tuffeau du bas de la ville ne manquaient pas de charme, bordées par les petites rues pavées du centre-ville ancien où Balzac avait si bien campé son Eugénie Grandet. Mais dominant l'animation des quais et la masse du château, la rue des moulins qu'elle empruntait à ce moment offrait aux habitations le spectacle perpétuellement renouvelé du fleuve. C'était magnifique. Juliette ne pouvait s'empêcher d'emprunter cette rue pour rejoindre l'hôpital, même si son étroitesse rendait un croisement de véhicule très improbable... Elle rêvait qu'un jour, elle habiterait une de ces belles maisons et qu'elle pourrait y installer Paula au rez de chaussée ; quant à elle, elle se contenterait bien de l'étage ! Laissant-là ses rêveries, elle se concentra à nouveau sur sa conduite et continua sans encombre dans l'étroite rue. Elle se gara devant l'édifice soi-

gné qui accueillait le cabinet médical. Plus populaire, cette partie de la ville offrait au regard l'esthétique standardisée des maisons nouvelles. Sa coquetterie était accentuée par les jardins taillés au cordeau qui entouraient chacune des maisons. Elle se gara et sonna à l'interphone, pressée d'en finir avec ses craintes.



## Surprise!

La salle d'attente était vide. Un miracle dans cette ville qui s'apparentait de plus en plus à un désert médical. Très souvent, l'affluence des patients reléguait aux calendes grecques l'heure de rendez-vous initialement prévue. Cette fois, le médecin vint la chercher au bout de quelques minutes. Comme Paula et Serge, il avait accompagné l'enfance de Juliette et l'appelait toujours par son prénom.

Il l'accueillit avec affection :

« Bonjour Juliette! Entre, et dis-moi pourquoi tu voulais un rendez-vous si vite. Que t'arrive-t-il?

- Depuis une quinzaine de jours, je suis très fatiguée, j'ai des nausées et j'ai des douleurs dans le bas du ventre. C'est très pénible et je m'inquiète car je ne comprends pas trop ce que ça peut être ».

Il esquissa un petit sourire, pourtant loin de la rassurer. Sa mimique l'agaça et lui donna l'impression de ne pas être prise au sérieux.

- Viens, je vais t'examiner.

- J'avoue que j'ai un peu paniqué. Je craignais d'avoir quelque chose de grave, d'où mon insistance pour prendre rendez-vous si vite.

- Je ne pense pas que ce soit si grave. Si tu veux bien, je voudrais vérifier une chose avant de continuer. Peux-tu me remplir ce flacon? Les toilettes sont là ».

Juliette s'exécuta, puis elle le vit disparaître quelques minutes et revenir avec cette fois un large et franc sourire.

Elle le regardait d'un air interrogateur jusqu'à ce qu'il lui annonce :

« Et bien chère Juliette, tu as l'une des maladies les plus naturelles qui soit pour une jeune femme : tu es enceinte!

- Pardon?!

- Tous tes symptômes sont caractéristiques et le test urinaire vient de le confirmer. Tu n'y avais pas pensé?

- Ah non, ce n'était pas du tout d'actualité! Je n'y avais pas pensé une seule seconde! »

La brutalité de cette nouvelle la laissa hébétée pendant quelques instants, puis l'inquiétude la submergea comme une lame de fond. Elle lança un regard désespéré à son médecin. Il le perçut et essaya immédiatement de la rassurer:

- « Ne t'inquiète pas, tu es en bonne santé. C'est une bonne nouvelle non?

- Je ne sais pas, c'est... Oui c'est bien sans doute. Enfin il faut que je m'y habitue, c'est si soudain! »

Faisant mentalement le bilan, elle admit qu'elle était bien établie dans sa vie de couple avec Pierre, et aussi dans son travail. Un enfant serait sans doute la suite logique des choses mais elle n'avait pas réfléchi à cette nouvelle présence dans sa vie, ni considéré la place qu'elle prendrait...

- « Écoute, penses-y, parlez-en avec Pierre. Médicalement je peux te suivre. Je vais te prescrire une échographie ».

Elle restait choquée par cette nouvelle et telle une automate murmura un faible « merci ».

- « Tu peux toujours m'appeler si tu as des questions ou si tu as besoin d'un conseil. »

Elle se leva alors mécaniquement, le salua, et se retrouva sur le parking, perdue, en lutte avec le sentiment diffus de l'abandon qui avait marqué sa jeunesse. N'avait-elle que ça à transmettre? Comme elle avait envié ces enfants qui avaient le luxe d'une vraie famille! Pour elle, l'enfance n'avait pas été si insouciant. Elle s'en rappelait comme d'un long hiver où le temps et l'espace se confondaient dans l'ennui et la solitude. Il avait fallu toute l'humanité de Paula et de Serge pour la sortir de cette apathie, une humanité qu'elle doutait aujourd'hui de pouvoir apporter à son enfant. Elle ouvrit la portière de sa voiture et s'installa péniblement sur le siège. Elle resta assise quelques instants, l'esprit vide. Elle pensa à Paula, à sa chaleur. Elle devait essayer elle aussi, comme cette femme l'avait fait pour elle. Donner ce qu'elle avait reçu. Ne serait-ce pas une belle revanche sur la vie?



## Hypothèses et réflexions

Elle rentra chez elle, dans le quartier du lycée Duplessis-Mornay. L'appartement qu'elle partageait avec Pierre était situé au premier étage d'une maison en tuffeau, typique du quartier. Se garer relevait souvent du calvaire, mais ce soir, elle parvint à trouver une place du premier coup. Comme quoi, tout n'était pas négatif! pensa-t-elle.

Elle posa ses affaires en arrivant chez elle puis appela Pierre avec un ton enjoué :

« Allo chéri, tu vas bien? Dis, j'aimerais bien dîner ce soir à notre resto : j'ai quelque chose d'important à te dire!

Un silence suivit et Pierre répondit :

- Euh, moi aussi je dois te parler. On se retrouve vers 20h, je ne pourrai pas être là avant!

- Ok, à tout à l'heure! »

Elle raccrocha et marqua une pause... Elle se demanda ce qu'il voulait lui dire ce soir, lui aussi. Elle avait noté une certaine froideur dans son ton. Elle effaça immédiatement cette pensée négative de son esprit et appela l'Alchimiste, leur tout premier restaurant d'amoureux, et réserva une table. Un soudain malaise dans son estomac la précipita aux toilettes. Elle vomit. Se redressant tant bien que mal, elle retourna dans le salon pour s'affaler pesamment sur le canapé. Sa grossesse lui parut soudain évidente. Quelle idiote d'être allée se retourner le cerveau sur tous ces forums, elle aurait dû y penser!

Elle s'imaginait déjà l'annoncer à Paula, espérait la joie que cela lui procurerait... Si seulement Serge avait été là lui aussi... Elle l'imaginait toujours près d'elle. Elle se plaisait à penser que les morts restaient proches de nous, que notre mémoire les gardait vivants. Il lui manquait terriblement.

Comme souvent, ses pensées retournaient inévitablement vers cette question lancinante : où étaient ses vrais parents? Ils l'avaient abandonnée dès sa naissance. Au moment où elle-même allait vivre cette maternité, elle songeait à eux comme à des étrangers. Plus jeune, quand son chagrin était insupportable, elle s'apaisait en réinventant l'histoire. La chimère des retrouvailles était ce qui la faisait tenir. On l'appelait, elle descendait dans le bureau de la Directrice et voyait un couple au regard mal assuré et pourtant plein d'espoir qui l'attendait. Depuis toujours elle se sentait isolée, errant dans le gouffre de ses pensées accablantes. Mais dans ses rêveries, l'attention de ces parents imaginaires donnait enfin forme à son existence. Ils s'excusaient, expliquaient l'avoir perdue... elle aurait cru et pardonné tout ce qu'ils auraient pu dire, tant qu'ils l'arrachaient à cet enfer! Alors, tout ce temps perdu s'évanouissait devant l'espoir d'une vie meilleure ; mais hélas, les bruits tristement familiers de l'orphelinat lui rappelaient qu'elle n'était qu'une enfant seule parmi d'autres.

Ces échappées stériles avaient développé à la longue une frustration qui la rendait ingérable pour les familles qui l'accueillirent successivement. Après son arrivée chez Paula et Serge, les crises d'angoisse s'étaient espacées. Il lui avait fallu du

temps pour abandonner ses fantasmes et laisser la place à une autre forme d'amour, émanant d'étrangers qu'elle avait pourtant d'emblée jugés inaptes à la comprendre. La patience du nouveau couple et leurs efforts pour la tirer vers le haut, sans jamais renoncer, l'avaient adoucie. Elle s'était peu à peu abandonnée à cette stabilité nouvelle et avait pris conscience de ce qu'était une vraie famille. Le rituel des repas avait été fondateur pour apprivoiser l'enfant rebelle. Elle le vivait comme un temps très dense, où tous ses sens étaient sollicités : les aliments sur sa langue, dont elle avait d'abord apprécié l'odeur et la couleur. Les doigts doux de Paula qui la touchaient quand elle lui passait la corbeille à pain. Surtout, le regard chaleureux de Serge qui l'écoutait et donnait corps à sa personne. Elle éprouvait une certaine nostalgie quand s'éparpillait l'entité qu'ils formaient autour de la table. Aujourd'hui elle y repensait avec bonheur... De sa vie à cette époque émergeaient de nombreux souvenirs, si simples...

Les aiguilles de l'horloge attirèrent son regard. Il lui restait une heure avant de rejoindre Pierre. Elle était nerveuse. Mais elle était dans son foyer et s'y sentait bien. Elle se souvint de leur première visite. Ils avaient été immédiatement séduits par le cachet des murs en tuffeau, éclairés par les grandes fenêtres donnant sur la cour pavée. Les poutres anciennes qui quadrillaient le plafond contrastaient efficacement avec la modernité de la cuisine américaine donnant sur le salon. Un bureau et leur chambre occupaient le deux autres pièces. Où allaient-ils installer le bébé? pensa-t-elle soudain. Devraient-ils

déménager? Quelle serait la réaction de Pierre? Enthousiaste ou au contraire fuyant devant cette nouvelle responsabilité? L'appréhension la submergea de nouveau. Juliette se leva d'un coup et attrapa l'aspirateur qu'elle passa dans tout l'appartement avec un soin maniaque. Les tâches ménagères avaient un effet apaisant sur ses nerfs. Le corps et l'esprit distraits, elle laissa le temps filer.

« Merde! Je n'ai pas vu l'heure! »

Elle n'était même pas prête et allait être en retard! Un coup d'œil dans le miroir lui confirma qu'un passage dans la salle de bain serait nécessaire. Elle découvrit ses traits marqués par la fatigue des derniers jours. Le stress en avait rajouté une couche. Elle n'aimait pas ce qu'elle voyait. D'habitude, les gens qu'elle ne connaissait pas l'estimaient systématiquement plus jeune que son âge. Son aversion à toute forme de fond de teint avait entretenu la fraîcheur de sa peau. Paula, dont le rituel beauté quotidien se limitait au savon de Marseille et à une crème hydratante, était son seul repère féminin : elle avait ainsi mimé ses habitudes sans les remettre en question. Mais elle ferait une exception ce soir : à circonstances exceptionnelles... coquetterie exceptionnelle. Elle n'osait imaginer la façon dont la grossesse allait impacter son corps. Autant profiter des quelques instants où elle pouvait encore faire illusion!

Lorsque, enfin présentable, elle s'avança vers la porte, une crispation douloureuse en bas du ventre coupa son élan : elle s'était beaucoup trop agitée... Il faudrait qu'elle fasse un peu plus attention dorénavant.

## Pierre et passe

Juliette se mit en route vers leur restaurant favori, situé près des écoles militaires. Elle se gara face à la majestueuse école de Cavalerie, sur le grand parking du Chardonnet, cet ancien champ de Mars autour duquel se dressaient d'imposants bâtiments en tuffeau coiffés d'ardoises. Certains, simples écuries, d'autres imposants manèges, avaient connu leurs heures de gloire au temps des écuyers du prestigieux Cadre Noir, ces Centaures aux allures de ballerines, comme elle s'amusait à les décrire non sans admiration. Ces virtuoses avaient fait de la ville l'une des références mondiales du dressage équin. Leurs élégantes tuniques noires occupaient encore les trois manèges il y avait une trentaine d'années, jusqu'à ce que la vétusté des lieux déplace leur activité en dehors de la ville, vers un lieu plus approprié.

Aujourd'hui, seuls deux manèges étaient conservés pour la pratique équestre, encore en vigueur à l'école de Cavalerie : le manège Marguerite et le manège des Ecuyers. Juliette aimait l'atmosphère surannée des lieux. Elle s'était risquée un jour à jeter un œil à travers le portail d'entrée. La façade était aussi intimidante qu'un vieil Ecuyer arborant tous ses galons! La lumière fortement tamisée par la poussière accumulée sur les vitres ne permettait pas de percevoir distinctement ce qui se passait à l'intérieur. La voix lointaine de l'instructeur et les sil-

houettes des cavaliers entretenaient le mystère et la poésie du lieu.

L'école de Cavalerie actuelle avait conservé ses traditions équestres et accueillait une soixantaine de chevaux. On apercevait, tôt le matin, sur la grande carrière centrale, des militaires à cheval. Les Saumurois étaient très attachés à leurs cavaliers dans la ville : parfois, une troupe de militaires à cheval sortait vers le centre. Juliette se souvenait avoir croisé des cavaliers montant au château, dont certains, arrivés depuis peu aux écoles, maîtrisaient difficilement leur monture. Celles-ci avaient certainement perçu leur panique et en profitaient largement. Cela faisait partie de l'aguerrissement, lui avait-on expliqué. Sans doute, mais elle n'avait pas oublié comment ces jeunes officiers s'efforçaient non seulement de rester en selle mais aussi de préserver les passants. A l'occasion d'une rencontre amicale avec un groupe de lieutenants dans un bar saumurois, elle avait compris, en les écoutant raconter fièrement leurs sorties équestres, que le but était atteint : surmonter l'appréhension, s'entraider, se surpasser. Tout cela cimentait leur cohésion.

Aujourd'hui, les chars avaient remplacé les chevaux. Mais au cours des conflits, combien avaient été sacrifiés? Elle trouvait cet animal si sensible et si beau, bien qu'elle ne fut pas elle-même cavalière. Elle affirmait souvent qu'ici à Saumur, il devrait y avoir un monument qui rende hommage à tous ces chevaux morts au combat, à tous les services qu'ils avaient rendus pendant les guerres. Qu'auraient fait les troupes sans eux? Au cours d'un voyage à Londres, elle avait découvert le mémorial des ani-

maux de guerre de Park Lane, du sculpteur David Backhouse, sur lequel était inscrit :

« *Ce monument est dédié à tous les animaux qui ont servi et qui sont morts aux côtés des forces britanniques et alliées dans les guerres et campagnes de tous les temps. Ils n'avaient pas le choix* ». L'ingratitude française à ce sujet l'avait alors révoltée. Elle était alors adolescente et très concernée par la condition animale. Aujourd'hui encore, elle militait dans ce sens.

Toutes ces réflexions l'avaient amenée devant le restaurant... Elle poussa la porte et chercha du regard son ami. Il n'était pas à leur table habituelle. Son cœur bondit quand elle l'aperçut enfin. Elle se pencha vers lui et l'embrassa.

« Ta journée s'est bien passée? »

Elle se navra d'être d'une telle banalité. Mais elle n'avait pas vraiment réfléchi à la façon dont elle allait lui annoncer la nouvelle. Elle avait surtout peur de sa réaction, c'est pourquoi elle continua à le bombarder de questions sur sa journée. Il répondait de manière laconique, quand soudain une lueur déterminée alluma son regard et il annonça :

« Bien. Comme je te l'ai dit, je voulais te parler... »

Les sens de Juliette se mirent en alerte devant le changement de ton de son compagnon.

- « Dis-moi? »

- Voilà... ce n'est pas facile... »

Prenant une grande inspiration, il lui dit d'un trait :

- « Bon, j'ai fait la connaissance d'une femme il y a quelques temps. Au début je ne voulais rien voir, j'étais avec toi. Et puis nous sommes tombés amoureux. Je ne savais plus trop où j'en étais. J'ai atten-

du pour te le dire...Mais là, ma décision est prise : je veux faire ma vie avec elle ».

Juliette, sous le choc, sentit les larmes lui monter aux yeux. Tout d'abord abasourdie puis incrédule, elle se sentait complètement désemparée. Pourquoi était-ce maintenant que ça arrivait? La révolte et la colère montaient en elle. Encore ce sentiment d'injustice et d'abandon qui la submergeait : elle essayait de ne pas couler, mais le désespoir l'envahissait.

Il lui prit la main, qu'elle retira d'un geste violent.

- « Je suis désolé, poursuivit-il, tu es une fille bien, je t'ai aimée et je t'aime toujours, mais comme une amie qui m'est très chère, vraiment très chère, je t'assure! »

Alors ça c'était complet! Il voulait peut-être qu'elle soit témoin à leur mariage?

Juliette siffla entre ses mâchoires crispées :

- « Tu passes dès que possible à l'appartement pour prendre tes affaires et je ne veux plus jamais te voir! »

Et elle se leva d'un bond.

- « Mais attends! Tu voulais aussi me parler? lui dit-il, essayant de sauver un dernier lien qui se brisait définitivement...

- Non, ce n'est rien. De toute façon, ce n'est plus d'actualité! »

Elle se précipita dans la rue, et là, laissa les sanglots la submerger. Elle ne retrouvait plus son souffle. Une violente nausée la surprit, et elle se pencha au-dessus du caniveau pour vomir.

Une vieille dame qui passait s'arrêta pour l'aider. Elle se pencha et la prit par les épaules : quel spectacle!

« Je peux vous aider mademoiselle? Tenez ...

Elle lui tendit un mouchoir, Juliette se moucha bruyamment et pleura de plus belle... Entre deux sanglots, elle parvint à dire :

- Je vous remercie mais je suis près de chez moi, je rentre là.

- Je vous accompagne alors? Je ne sais pas pourquoi vous semblez si désespérée, mais souvent un malheur amène d'autres choses plus positives. Faites confiance à la vie...

- Vous croyez? répondit Juliette entre deux sanglots.

- Mais oui, certainement, vous verrez! Je vous raccompagne...

- Merci, ma voiture est là-bas. »

Juliette se laissa emmener jusqu'à sa voiture. Elle resta un moment assise au volant, l'esprit vide, sous le choc. Puis, quand elle se sentit en état de conduire, elle démarra et rentra.

Chez elle, Juliette se retrouva seule, assise dans son canapé. L'appartement lui semblait soudain sinistre. Elle n'aurait jamais imaginé une telle soirée. Elle était perdue. Elle pensa à Paula : elle avait terriblement envie de sortir et de se réfugier chez elle, et ne plus rien faire ni penser. Elle quitta les lieux en claquant la porte.